

Georges, Christian. (2018). Nos monstrueux réseaux sociaux. *Educateur*, 10, 20.

# Nos monstrueux réseaux sociaux

Ils se disent «technocritiques» plutôt que technophobes. Pauline Escande-Gauquié est sémiologue, Bertrand Naivin théoricien de l'art et des images. Ils étaient à La Chaux-de-Fonds en septembre, pour parler de leur livre *Monstres 2.0 – L'autre visage des réseaux sociaux* (Éditions François Bourin).

Christian Georges

D'abord ils se sont intéressés au *selfie*, un phénomène qu'ils ne souhaitent pas réduire à du narcissisme. Selon eux, le piège se referme quand la possibilité de montrer devient une obligation, sous la pression sociale du partage en ligne. Pour avoir beaucoup exploré Facebook, Twitter et Instagram, Pauline Escande-Gauquié et Bertrand Naivin s'accordent à dire que les réseaux sociaux sont un lieu d'excès, «un portrait en négatif de notre manière de vivre dans ce monde».

Leurs contemporains, les chercheurs les voient comme des «êtres hybrides naviguant entre deux réalités». À l'origine, rappellent-ils, «le virtuel est un réel qui n'est pas encore réalisé». Aujourd'hui, chacun se débrouille avec le «fugital», la réalité physique à laquelle le digital nous donne accès.

Entre autres défauts, les réseaux sociaux favorisent l'émiettement identitaire. Ils nous incitent à exprimer nos penchants les moins avouables. Pour se démarquer de la masse et faire le *buzz*, l'outrance est une meilleure arme que la modération. S'il y a quelque chose de monstrueux, c'est l'injonction à constamment alimenter la bête. Les réseaux sociaux fondent leur succès sur une logique de gratification (par le commentaire, le *like*, le *retweet*). Comme les données sont leur trésor de guerre, les géants de l'industrie numérique nous mettent au travail, en nous incitant à poster sans cesse. On ne devient plus maîtres de nos existences, mais jouets serviles de nos chers téléphones, avec lesquels on a l'impression de pouvoir tout faire. La société de consommation avait survalorisé l'individualisme. Les posts sur les réseaux sociaux stimulent la mise en scène de soi, ce que Tisseron nomme l'extimité. L'extension de la palette des émoticônes n'est pas motivée par le souci de mieux respecter la diversité, mais par la possibilité de mieux cibler les publicités...

Depuis les années 1960, postulent les chercheurs, on vit tellement dans la pseudo-réalité que le réel ne nous apparaît plus que comme une version affadie. Les jeunes générations courent le risque de perdre tout sentiment



d'empathie: l'autre est réduit à des mots et des images. En témoignent ces challenges sur les réseaux sociaux, qui basculent vers le grotesque et le sordide. Mais nous sommes tous hypnotisés. Ce qui nous fascine dans les réseaux sociaux, c'est l'aspect *no limits*: internet nous dépasse tellement qu'en y mettant de nous-mêmes, nous cherchons à en faire quelque chose de familier.

Et pourtant, sur ces mêmes réseaux, l'affreux devient visible, l'abject banal. La prime à la surenchère lève les inhibitions: le youtubeur star Logan Paul n'hésite pas à poster un *selfie* de lui avec un suicidé dans une forêt japonaise. «Le problème avec ces comportements ultra-minoritaires, c'est que rien n'est éditorialisé et que cela devient visible», déplore Pauline Escande-Gauquié. Comment réguler les réseaux sociaux? Pour les chercheurs, un web plus éthique passe par l'éducation dès le plus jeune âge, via des adultes qui doivent s'intéresser à ces pratiques. Les gymnasiens réclament davantage d'informations sur le modèle économique des réseaux sociaux. C'est à nous, éducateurs, de montrer qu'on peut parfois vivre SANS. Car on a connu SANS! Contrairement aux jeunes *digital natives*...

L'emballage actuel est typique de l'émergence d'une nouveauté. Tout est fait pour aller vers un web affectif et impulsif. La pulsion prime la réflexivité et la prise de distance. Premier geste libérateur à accomplir: supprimer les notifications. «Éteignez tout et le monde s'allume!», s'exclamait l'écrivain voyageur Sylvain Tesson dans *Le Monde* cet été. «Fuir le monde numérisé est vital pour retrouver l'espace et le temps, le silence et la durée, et faire l'expérience du sensible au cœur d'une réalité qui n'a pas besoin d'être augmentée.»